

PÉRIODE ROUGE

Janvier 1942

Vaillant
LE JOURNAL LE PLUS CAPTIVANT

Pif
LE PIF GADGET

Septembre 1973

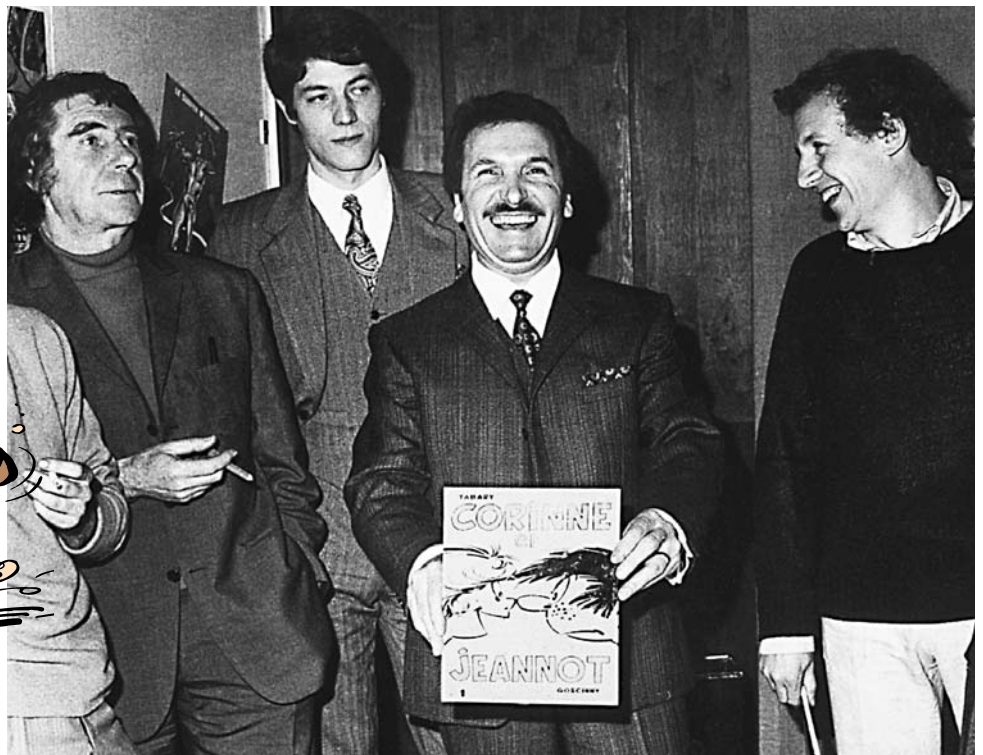
N° 20 • Décembre 2009

Quelques jours avec Jean Tabary

Une photo historique : Jean, entouré de Raymond Poïvet, Henri Dufranne et Jean-Claude Mezières, présente en 1970 le premier album de Corinne et Jeannot. Cette photo, ainsi que de nombreuses autres photos



inédites de ce numéro, nous a été fournie par notre ami Alain Duchêne, auteur, entre autres, d'excellents livres sur Tex Avery et Albert Uderzo.



Nous sommes en 1971, *Pif Gadget* est à son sommet, mais j'ai parfois le moral dans les chaussettes. J'ai la nostalgie de mes premières années aux Éditions Vaillant quand, tout jeune rédacteur, je menais une vie insouciant qu'oique fort active. En dehors de mes heures de travail, j'écrivais pour des journaux, je faisais des interviews, j'apprenais la photo ou je dessinais pour mon plaisir.

Un rédacteur en chef ne fait plus rien de tout cela : il écrit peu, n'interviewe plus personne, ne développe plus les photos qu'il a prises, ne dessine pas... Pas le temps ! Il gère des relations humaines, anime des équipes, réfléchit à des stratégies, résout parfois des conflits... Mais il ne fait rien de véritablement concret et personnel.

Mes anciennes occupations me manquent vraiment.

Jusqu'au jour où un jeune garçon, qui a créé un fanzine au nom loufdingue : *Krukuk*, demande à me voir. Georges Gasco arrive tout droit de Divonne-les-Bains et souhaite réaliser un numéro spécial sur Jean Tabary. Il a



Jean Tabary en 1971, à l'époque où fut réalisée l'interview.

déjà à son actif trois numéros consacrés à Franquin, à Chéret et à Derib. Impressionnant pour un « amateur » tout juste âgé de 21 ans !

Le courant passe immédiatement entre nous, mais pour la réalisation de ce futur numéro il y a deux écueils de taille : primo, Jean Tabary est le champion toutes catégories du retard de livraison de planches. Aussi bien à *Pilote* qu'à *Pif Gadget*, il est redouté pour ses dépassements de délais ultimes, et sa production phénoménale (*Corinne et Jeannot*, *Totoche*, *Iznogoud*...) lui laisse peu de temps libre.

Secundo, certains « spécialistes » ès BD le boudent, le méprisent parfois (pas assez intello, trop populaire et s'adressant [beurk !] à un public d'enfants), et il en ressent – tout comme nous – un certain agacement ! Il a certes reçu en 1970 le Grand Prix Phénix de la BD comique pour son *Corinne et Jeannot*, mais il a fallu batailler ferme, et sans le poids de Claude Moliterni ce prix tant mérité lui aurait sans nul doute échappé.

Connaissant bien Jean, il est clair que ce ne sera pas facile de lui faire perdre un temps précieux pour un fanzine, et ce numéro spécial suppose de nombreux rendez-vous !

« Je vais lui passer malgré tout un coup de fil... » Georges comprend, par ce qu'il peut suivre de la conversion téléphonique, que ce n'est pas du gâteau. Jean Tabary m'explique que son planning de travail explose et que les fanzines ce n'est pas sa préoccupation première... Ça commence mal. Mais, dans la conversation, une idée toute bête surgit : et si c'était moi qui l'interviewais ? Jean est partant pour cette formule.

Georges (devenu pour l'occasion le rédacteur en chef... du rédacteur en chef de *Pif Gadget* !) et moi, nous nous mettons aussitôt au travail pour définir les grandes lignes de ce futur *Krukuk*. Comme au bon vieux temps, me voici redevenu journaliste !

Grande gueule, cœur d'or

Mais avant d'aller plus loin, dressons un portrait de Jean Tabary.

Parlons net : c'est une « grande gueule ». Et si je me permets de le dire, c'est que Jean l'a toujours revendiqué avec une certaine satisfaction, voire une certaine fierté !

Il ne mâche jamais ses mots quand il trouve telle ou telle BD que nous publions peu à son goût (et parfois, franchement, il a tort), quand il considère un numéro de *Pif Gadget* moins bon que les autres, quand il nous donne des leçons sur la façon de faire la promo d'un album de *Corinne et Jeannot*, quand il demande un délai pour la livraison d'un épisode qui a déjà deux mois de retard, quand il réclame une augmentation, quand il nous reproche ceci ou cela...

Un rédacteur en chef (que ce soit Roger Lécureux, Georges Rieu ou moi-même) face à Jean ne pèse pas bien lourd quand l'ouragan se déchaîne !

Et c'est pour cela que nous l'aimons. Car Jean, c'est la franchise même, et personne ne se souvient du moindre « coup tordu » de cet homme chaleureux.

Mais cette « grande gueule » est doublée d'un cœur d'or. Un jeune dessinateur a besoin d'un conseil ? Il est là. Un enfant veut une dédicace ? Il ne s'occupe plus que de ça. Une association lui demande un dessin ? Cela devient sa priorité. Quand plus tard, pour mon livre sur *Pif Gadget*, je lui demanderai l'illustration de la couverture, il dira oui immédiatement, sans qu'il ne soit jamais question d'argent...

Pour conclure, je voudrais finir par une petite histoire qui en dit long sur le personnage.

Au début des années 60, la guerre d'Algérie faisait rage et les activistes de l'O.A.S. avaient décidé de terroriser ceux qui s'opposaient à eux. Des bombes sautaient dans Paris et les Éditions Vaillant, situées à l'époque au 5, boulevard Montmartre, avaient reçu (comme d'autres journaux de gauche) des menaces précises.

Le personnel du journal montait chaque nuit la garde pour déjouer toute tentative d'attentat... Et ce n'était pas de la paranoïa : le 7 février 1962, dix charges de plastic avaient explosé. L'une d'elles que l'on avait déposée devant le domicile d'André Malraux blessa la

petite Delphine Renard, quatre ans et demi, qui fut défigurée. Le lendemain 8 février, une manifestation des antifascistes aux cris de : « O.A.S. assassins » se termina dans le sang au métro Charonne. Neuf morts, tués par la police du préfet



En haut, une photo du jeune (et barbu) Georges Gasco présentant dans un salon les deux premiers numéros de sa revue Krukuk. Le troisième numéro sera consacré à Chéret... et le quatrième sera le fameux « Spécial Tabary ».

Peu de gens savent que Vaillant fut l'objet de menaces de la part de l'O.A.S. et que Jean Tabary défendit les locaux du journal. Ci-contre : la manifestation du 8 février 1962 qui se termina en drame, au métro Charonne. Neufs morts, pas à cause des bombes de l'O.A.S., mais à cause des assauts de la police !





Daniel Ferry, 16 ans,
l'un des neuf morts de
Charonne.

À droite, Jean Tabary,
qui ne manqua pas de courage
en cette époque troublée.

Maurice Papon (dont on ignorait alors le passé de pourvoyeur des camps de la mort sous le régime de Vichy).

C'est dire que l'époque était dangereuse.

Jean Tabary vint aux Éditions Vaillant et expliqua que ce n'était pas parce qu'il n'était « que » dessinateur qu'il devait s'abstenir de défendre les locaux. Jean n'était pas un militant, mais il trouvait tout naturel de prendre sa part, sans se préoccuper du danger réel.

On lui confia un fusil (oui, un fusil!) et pendant de longues nuits, au lieu de rester chez lui à dessiner Totoche, il monta la garde, prêt à faire le coup de feu si cela était nécessaire.

Jean me parla de cette histoire lors des séances d'interview dont il est question ici, en tentant de me faire croire que tout cela était bien banal... Et, quarante ans plus tard, un témoin direct me confirma la véracité de cette anecdote.



On se met au travail...

Quelques jours après notre conversation téléphonique, Jean passe à la rédac livrer ses planches. Il ne manquerait pour rien au monde le plaisir de nous voir rire aux éclats en découvrant la dernière monstruosité de Corinne ! Rien ne le rend plus heureux que les gags « à suivre » où le pauvre Jeannot, d'une semaine à l'autre, tombe de Charybde en Scylla. Et cela le met en joie quand les membres de la rédac en découvrant la dernière case poussent des : « C'est pas vrai ! », des « Non ! », des « C'est pas possible ! ».

Après cette traditionnelle partie de rigolade, on s'isole dans mon bureau pour parler de notre projet. L'idée qu'un « complice », travaillant dans la même partie que lui mais de l'autre côté de la barrière, soit son interviewer lui plaît bien.

Nous savons aussi que si certaines séries du « neuvième art » commencent à être étudiées dans des fanzines (la presse, la radio et la télé étant quant à elles totalement silencieuses sur le sujet !), en revanche, l'auteur (sa personnalité, son parcours, ses démarches...) est souvent mis au second plan. On va changer tout ça.

Il ne reste plus qu'à se mettre d'accord sur la façon de travailler : j'irai chez Jean une fois par semaine, j'utiliserai un magnétophone et préserverai le naturel de nos conversations.

La « période rouge » de Pif Gadget est marquée par le talent immense de Jean Tabary. On lui confie (c'est dire si on l'apprécie) la page la plus importante du journal (la quatrième de couverture) et parfois aussi la une. On lui demande alors de présenter le gadget de la semaine, et c'est pour lui l'occasion d'un gag hilarant au détriment du pauvre Jeannot. Ici, la BD parue en couverture du numéro 18 de juin 1969.



La bande dessinée méprisée...

Soyons honnêtes, en 1971 seule une poignée de personnes est consciente que la bande dessinée est en train de révolutionner l'art du xx^e siècle et ses moyens d'expression. Mais ces personnes, qui sentent confusément l'importance et les potentialités de ce média, sont moquées par une intelligentsia méprisante.

« Comment ? Se passionner pour des petits Mickey n'intéressant que les enfants ?

Que c'est cocasse et affligeant ! » Alors, ces amoureux de la BD, pour ne pas apparaître comme des enfants attardés, en rajoutent parfois dans l'analyse pointue des séries, dans l'exégèse, dans les études alambiquées des styles... Avouons-le, certains articles parus çà et là depuis *Giff Wiff* nous tombent des mains !

Ce que font alors ces passionnés est indispensable pour jeter les bases d'une connaissance plus approfondie du sujet et faire sortir la bande dessinée de son ghetto. Mais, à *Pif Gadget* et chez quelques amateurs, il semble temps de passer à une autre façon d'aborder la BD. Par exemple, parler des motivations d'un auteur, de son parcours, de ses petites histoires personnelles, des techniques employées, du monde de l'édition et

de l'évolution des journaux, de l'aspect économique et commercial, du public touché et de ses réactions, des valeurs transmises... Bref, on aimerait un peu plus de naturel et de concret, notamment quand il s'agit de bandes dessinées populaires et enfantines.

Avec Georges Gasco, nous souhaitons donc tout simplement que, après la lecture de cette interview, on sache à peu près qui est Tabary et ce qu'il a dans la tête ! Pas sorcier mais pas courant à l'époque !

Chez Jean

Il habite un coin modeste du 19^e arrondissement de Paris, près de la mairie. Sa rue, son immeuble, l'escalier et son appartement ressemblent aux décors de son *Corinne et Jeannot*.

Le premier endroit qu'il tient à me faire visiter, c'est son atelier. Une petite pièce presque entièrement occupée par une table à dessin. Une planche du *Vizir Iznogoud* est en cours de réalisation, mais ce qui attire mon regard c'est cette ficelle qui pendouille au-dessus des tonnes de crayons, plumes et pinceaux. Elle se termine par un élastique et une gomme !

« Malin, non ? Je ne savais jamais où était passée ma gomme, alors j'ai inventé ça. » Lors de l'interview, j'en apprendrai d'autres sur son penchant pour le système « D ». C'est ici, au lieu même où Jean réalise ses planches pour *Pilote* et *Pif Gadget*, que se tiendront nos cinq ou six séances de travail.

Voici donc l'essentiel de cette interview publiée dans *Krukuk* fin 1971 (ce numéro est aujourd'hui difficilement trouvable et je me dis qu'il serait dommage d'en priver les lecteurs de *Période Rouge*). Je me suis permis quelques rares corrections de style et j'ai remis sous forme de dialogue certains propos qui parurent en « encadrés » dans *Krukuk* afin de rompre la monotonie de l'ensemble.



Pour illustrer le passage de l'article ci-contre, nous ne possédons pas de documents représentant Jean à sa table de travail en 1971...

Qu'à cela ne tienne, voici quelques dessins extraits du *Vizir Iznogoud* où Jean Tabary (avec la complicité du scénariste René Goscinny) s'est représenté dans son atelier. On le voit ici tenir un discours que tout jeune dessinateur a subi de la part des « anciens » !

À Vaillant comme à *Pilote*, Jean Tabary est considéré (à juste titre !) comme le dessinateur le plus en retard de la profession.

Pas étonnant donc que René Goscinny, qui est aussi le rédacteur en chef de *Pilote*, se défoule dans ce scénario où l'on voit Goscinny en passe de faire subir à Jean un supplice particulièrement violent !



L'INTERVIEW

Pour commencer, que penses-tu des fanzines ?

Beaucoup de bien... Quand ils parlent de moi, bien sûr. Regarde par exemple *Krukuk*, et particulièrement ce numéro, n'est-ce pas formidable ? Voilà un excellent fanzine.

Et les autres ?

Il y en a d'autres ?

« On ne devient pas auteur de bandes dessinées »

Comment es-tu devenu dessinateur ?

En vérité, on ne devient pas auteur de bandes dessinées. L'important, au départ, c'est d'avoir envie de raconter une histoire... puis beaucoup d'autres.

N'est-ce pas aussi une envie de dessiner ?

Bien sûr que si, mais le dessin ne doit servir qu'à raconter l'histoire... puis beaucoup d'autres. Pas mal de lecteurs n'attachent pas une grande importance au scénario. Pour ceux-là, un bon dessinateur est automatiquement un bon auteur de bandes dessinées. À mon avis, c'est faux !

Tu te considères donc comme un conteur ?

C'est un peu ça. J'ai toujours aimé raconter des histoires.

Tu m'as raconté qu'à sept ans tu étais déjà un auteur à succès...

Je suis d'une famille de neuf enfants, et quand nous étions jeunes, tous les soirs (et cela pendant des années), je racontais à mes frères et sœurs des histoires (très simples évidemment), mais je les faisais tout de même rire ou pleurer. C'était de la bande dessinée... sans dessin !

Tu dessinais déjà à cette époque ?

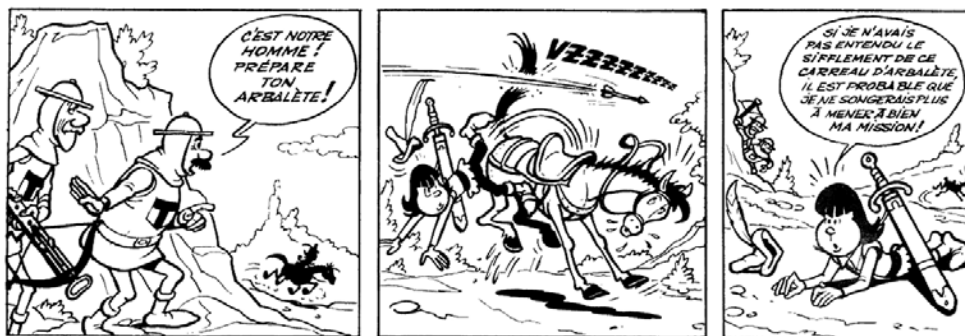
Comme tout enfant dessine à cet âge-là. Mais pour moi, c'était déjà sous forme de bande dessinée. Je me souviens surtout que, lorsque je réussissais un personnage au cours d'un épisode, et même si c'était un personnage secondaire, et même si j'en étais à la troisième ou quatrième page, je bouleversais toute l'histoire depuis le début de façon qu'il devienne le personnage principal.

Et c'était déjà de la bande dessinée ?

Tout y était... mais sans intérêt.

Tu lisais beaucoup d'illustrés ? Je suppose que tu avais déjà tes préférences.

Je lisais peu d'illustrés, à vrai dire je ne lisais qu'Erik. Il faisait à cette époque *Tran-cheroc*, *Crochemaille* et bien d'autres choses. C'est sans aucun doute le dessinateur



qui m'a donné l'envie de faire ce métier. À cet âge-là, je le copiais même systématiquement (j'avais seize ans). Et pourtant, dans mon dessin, il ne m'en reste rien, du moins je le crois.

Et la bande dessinée américaine ?

Alors là, je te le dis tout de suite : jamais la bande dessinée américaine ne m'a influencé en quoi que ce soit... Jamais ! Peut-être que les dessinateurs qui m'ont influencé ont été, eux, influencés par la bande dessinée américaine, mais ça, c'est une autre histoire !

« Un monde inabordable »

Tes véritables débuts dans la BD remontent à quelle époque ?

En 1946, mais c'était un faux départ ! J'avais seize ans, gonflé à bloc par l'admiration de ma famille, de ma concierge et de mes voisins. Je me suis présenté aux



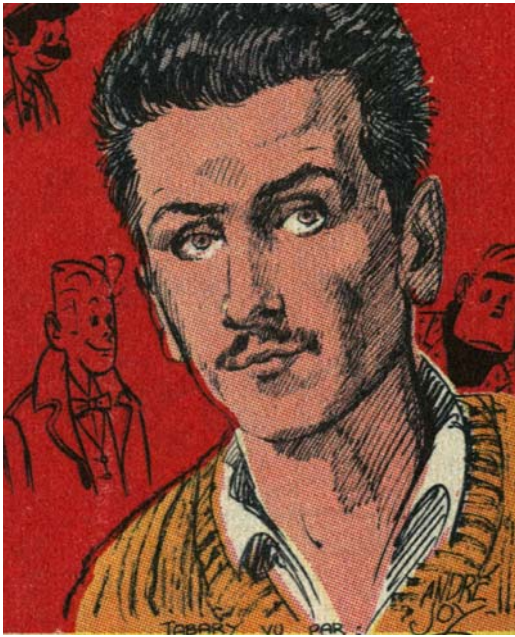
Jean Tabary est agacé depuis quelques années par le ton condescendant de certaines personnes, qui s'auto-proclament spécialistes de la BD, à l'égard de la bande dessinée populaire en général et de ses propres créations. Il a certes reçu en 1970 le Grand Prix Phénix de la BD comique pour son Corinne et Jeannot, mais cela n'aurait pas été le cas sans l'appui de Claude Moliterni qui, lui, appréciait Tabary à sa juste valeur.

Cet agacement explique les petites piques qu'il distribue, ici et là, dans l'interview. Il a accepté ce numéro de Krukuk car il sait que Georges Gasco et moi-même partageons ses idées sur la question.

Crochemaille, paru à partir de juin 1946 dans l'hebdomadaire OK, est l'une des nombreuses séries d'Erik qui ont donné à Jean Tabary l'envie de devenir dessinateur.



Éditions Vaillant avec mes dessins. Malheureusement, la personne qui m'a reçu ne faisait partie ni de ma famille, n'était pas ma concierge ou mon voisin, ce qui fait qu'elle n'était pas admirative du tout, et elle m'a renvoyé sans aucun encouragement vers mes admirateurs bénévoles.



Jean Tabary croqué en 1957 par André Joy, le dessinateur de P'tit Joc.

Page suivante, un document tout à fait exceptionnel : la première planche que Tabary a présentée aux Éditions Vaillant en 1956.

En voyant celle-ci, Roger Lécureux comprend immédiatement tout ce que le talent évident des dessins et du découpage laisse présager.

Roger Lécureux raconte en 1971 : « La rédaction devait être très affairée car Tabary fut reçu par un curieux bonhomme qui, selon ses apparences, ne pouvait être qu'un "coursier" ou un "homme de ménage" des Éditions. Tabary présenta ses dessins au bonhomme qui critiqua parfois, acquiesça souvent... et lui commanda une série ! Sa première série ! Quand il sortit de la rédaction, ému mais sceptique, Jean Tabary était convaincu qu'on venait de lui faire une bonne blague et qu'il était victime d'un "gag" de la rédaction. Il avait tort d'être incrédule car l'homme à l'allure de "coursier" était réellement le rédacteur en chef des Éditions. Je suis bien placé pour le savoir puisque le rédacteur en chef... c'était moi ! »

Évidemment, aujourd'hui il me serait facile de dire que cette personne manquait de clairvoyance et qu'elle n'avait pas senti en moi... tu vois ce que je veux dire, eh bien pas du tout. Ce que je lui avais présenté n'était vraiment pas bon, et elle ne pouvait pas « sentir » ce que je ferai plus tard, parce qu'on ne peut pas « sentir » ce que fera un jeune plus tard. Dès l'instant qu'on « sent » ce quelque chose, ce quelque chose est là qui nous crève les yeux. Il faut s'opposer à ces formules paternalistes qui laissent supposer que certains ont « découvert » tel artiste, lui ont donné sa « chance », que sans eux ils ne seraient pas ce qu'ils sont. Je laisse dire parfois pour ménager les susceptibilités, mais très sincèrement je n'y crois pas. Par contre, je crois aux contacts humains, je crois à la rencontre d'un auteur et d'un rédacteur en chef. L'image qu'on donne d'un débutant timide et gauche m'amuse beaucoup, car on peut être timide et gauche et extrêmement convaincant.

Restons concret, enlevons toute poésie. Vous vous présentez dans une rédaction, ce que vous présentez convient ou pas, on ne vous l'achètera pas tant que votre talent ne sautera pas aux yeux comme un coup de pied au...

Tu t'es alors adressé à d'autres journaux ?

Pas du tout, j'y suis retourné, c'est que je suis patient moi, patient et têtu ! J'y suis retourné... dix ans plus tard.

Tu ne vas pas me faire croire que tu as attendu dix ans pour faire ta seconde entrée à Vaillant, tu n'es pas de ceux qui attendent dix ans...

Attendre, c'est beaucoup dire. Mon père, même s'il trouvait que je dessinais bien, n'a jamais envisagé un seul instant que je puisse vivre de la BD. Pour lui, ce n'était pas une profession, ce n'était même rien du tout, ça n'existait pas. Il m'avait donc fait apprendre un métier, le même que mon frère aîné, un métier au nom prestigieux : « staffeur-architecturier-ornementiste ». C'est pas beau ça ? Malheureusement, il n'avait de prestigieux que le nom. Ne crois surtout pas que je veuille dénigrer le métier de staffeur, bien sûr que non, mais il n'est pas possible d'y développer des dons artistiques. C'est un corps du bâtiment au même titre que plâtrier, cimentier ou carreleur. Donc, j'étais staffeur, et à l'âge où l'on pense plus aux filles qu'à la BD.

Donc, période creuse pour le dessin, mais fertile pour le reste. Cela jusqu'à mon service militaire. C'est à cette période que le virus du dessin m'a repris, car tu le sais aussi bien que moi, malgré les corvées, les marches et les manœuvres, on a beaucoup de temps libre à l'armée, pour dessiner, si on veut, et pour philosopher. Et le fait d'être blanchi, nourri, logé gratis, m'a permis de mépriser le côté matériel de la vie, la stupidité de se rendre chaque matin à son boulot... Et j'ai décidé qu'en rentrant du régiment je ne retournerai pas dans le staff. Mon mépris a duré dix-huit mois, dix-huit mois pendant lesquels je n'ai même pas trouvé le temps de dessiner. Forcément, je passais tout mon temps à chercher à bouffer... gratis, et, crois-moi, c'est pas facile.

C'était l'époque des « vaches maigres » ?

Oh oui... En 1951 et 1952, je suis même monté sur les planches, et sur le premier théâtre de France encore, la Comédie-Française ! Vocation ? Non ! J'avais un copain régisseur au Français. J'étais « artiste de complément », figurant ça ne se dit pas là-bas. J'ai figuré dans *Hernani*, comme hallebardier, *Madame Sans-Gêne*, j'étais dans la création de *Roméo et Juliette*, j'étais esclave dans *Œdipe roi*. Il y a eu aussi *Donoggo*, *Six personnages en quête d'auteur*, *Andromaque*, etc. Le jeudi, c'étaient les abonnements, et il m'arrivait de figurer dans les deux salles dans le même après-midi, à l'Odéon et au Palais-Royal. Il fallait prendre le métro tout maquillé, on faisait semblant d'être gêné, mais qu'est-ce qu'on « bichait » !

Et ton métier de staffeur ?

Je continuais et, le soir, je dessinais. Jusqu'en 1956...

1956, l'année ?

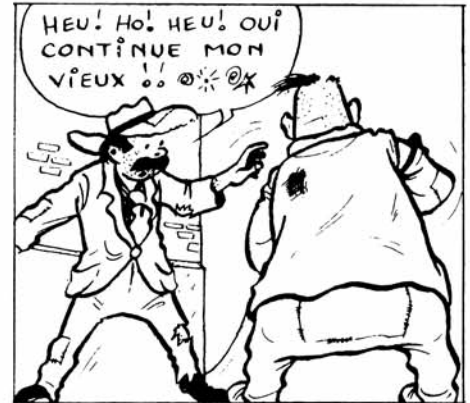
Oui, l'année ! J'étais en vacances à Dinard avec ma femme et ma fille, le temps était pourri, l'hôtel où nous étions était minable, bref, nous rentrons de vacances huit jours plus tôt. Sitôt à Paris, je décide de retourner à *Vaillant*. Non mais, sans blague ! J'allais leur montrer que je n'étais pas le gars à abandonner si facilement !

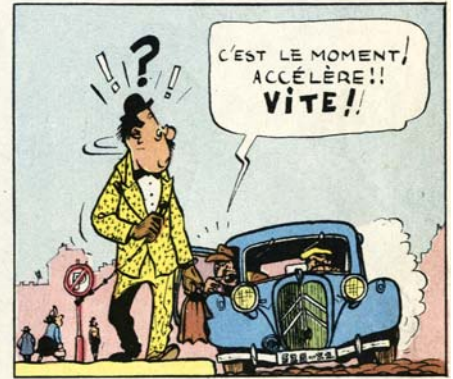
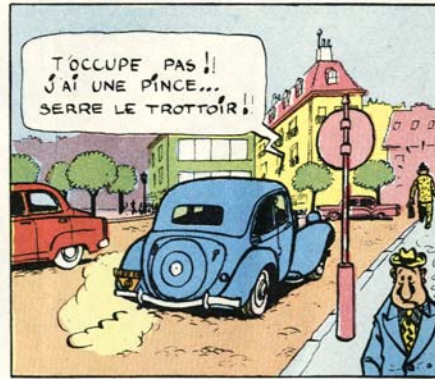
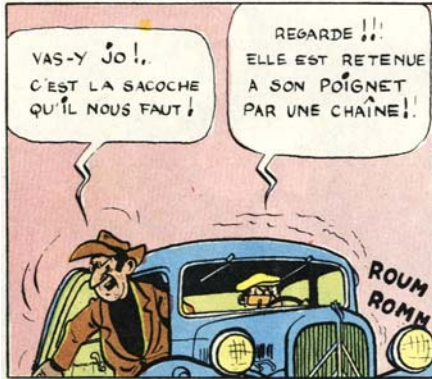
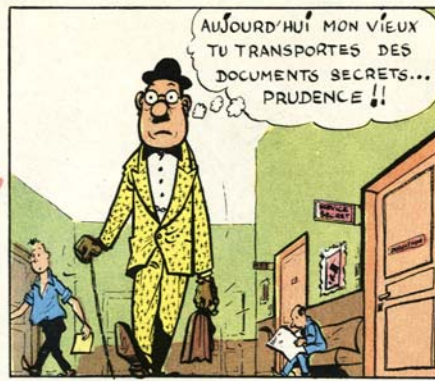
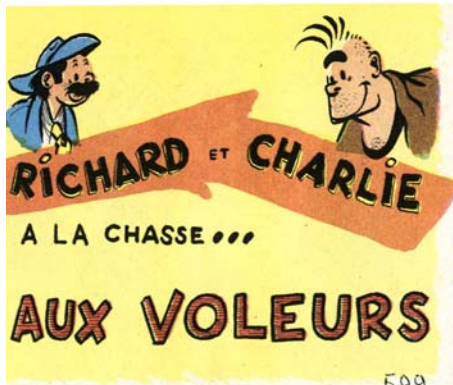


RICHARD ET CHARLIE



* LA PÊCHE AU JAMBON *





Tu avais des BD à présenter ?

Oui, c'étaient des gags en une page. L'histoire de deux clochards qui n'étaient autres que « Richard et Charlie ». Je suis donc allé à *Vaillant*, c'était au mois d'août. Roger Lécureux était seul, la rédaction étant en vacances. Cela a été ma chance, je suis tombé sur l'homme le plus amoureux de la BD que je connaisse, le contact s'est établi immédiatement entre nous. Roger Lécureux a examiné mes planches, m'a dit que c'était bien... et m'a commandé une série à suite à raison d'une planche par semaine. « Reviens dans huit jours avec la première planche et un synopsis. » Il m'est impossible de raconter dans quel état j'étais en quittant le journal. Je sais que j'en ai pleuré tellement j'étais bouleversé. Enfin, j'allais raconter des histoires à un vrai public.

Et tu continuais à travailler comme staffeur ?

Pendant deux ans, je n'ai pas abandonné mon métier. Tous les jours, je me levais à 4 heures du matin. J'étais tellement fatigué que j'ai mis au point un système de bouts de ficelle et de bouts de bois qui me permettait de dessiner couché dans mon lit, la tête sur l'oreiller, les

yeux mi-clos... Ce n'était pas facile pour inventer des histoires de *Richard et Charlie* ou de *Grabadu*.

Ci-dessus : le 4 novembre 1956, dans le Vaillant n° 599, paraît la première aventure de Richard et Charlie, dont voici les trois premières bandes.

À de nombreuses reprises, Richard et Charlie fait la une de Vaillant, preuve incontestable du succès rencontré par la série auprès des jeunes lecteurs. À gauche, l'une de ces couvertures, qui date du 17 mai 1959 (n° 731).





CHERS LECTEURS C'EST RICHARD QUI VOUS PARLE: CES PAGES ÉTANT EXÉCUTÉES PLUSIEURS SEMAINES APRÈS QU'ELLES AIENT ÉTÉ VECUES, JE PEUX DÈS AUJOURD'HUI VOUS DIRE QUE VOUS NE REVERREZ PLUS RIFI! POURQUOI?? VOUS LE SAUREZ LA SEMAINE PROCHAINE.



En haut, les dernières images de l'épisode de Richard et Charlie avec Rififi (Vaillant n° 639)

où la rédaction en chef somme Richard et Charlie de rejoindre le journal toutes affaires cessantes!

En dessous, une partie de la planche parue la semaine suivante. On peut y reconnaître

Jean Ollivier (en colère) et Roger Lécureux (avec un gilet noir) dans les locaux du boulevard Montmartre.



Avant de quitter la rédaction de Vaillant, Richard et Charlie font une curieuse rencontre (Vaillant n° 640 d'août 1957). Décidément, l'imagination de Tabary est sans limite.

À propos de Richard et Charlie, Jean Ollivier m'a raconté une histoire sur Rififi...

Je vois... C'était en 1957 et j'avais créé un personnage, Rififi, que j'avais ajouté au tandem Richard et Charlie et qui apparaissait dans l'épisode *L'Évadé*. Ce nom de Rififi m'avait été inspiré par le film de Jules Dassin *Du rififi chez les hommes*. Le film était particulièrement noir et mon épisode aussi ! À tel point que la rédaction a été submergée de lettres et de coups de téléphone. Des parents indignés qui exigeaient la disparition immédiate de ce personnage. C'était une telle vague de protestations que la rédaction m'a demandé de terminer au plus vite cet épisode. Je m'en suis sorti par une pirouette, en faisant convoquer à la rédaction Richard et Charlie, qui étaient censés être journalistes pour le compte des Éditions Vaillant.

Grabadu, un canular ?

Grabadu, c'est pour certains ce que tu as fait de mieux, ta grande réussite, ta série géniale, qu'en penses-tu ?

Ah, *Grabadu* ! Non, ce n'est certainement pas ce que j'ai fait de mieux. *Grabadu*, c'est au contraire ce que j'ai fait de moins bien... exprès ! Écoute : c'est une série que j'ai dessinée en regardant le plafond. Une performance, peut-être, mais pas une réussite. Tu sais, quand on fait des séries qui plaisent, où les gags arrivent bien, où l'histoire est bien construite, où le suspens n'est pas trop mal obtenu, ça déplaît... Ça déplaît à une catégorie de dessinateurs dits « intellectuels » qui n'y arrivent pas. Pourtant, à priori, moi j'aime bien ce que font ces dessinateurs dits « intellectuels ». Ce que j'aime moins, c'est quand ils démolissent certaines séries qui plaisent pour revaloriser les leurs, qui ne plaisent pas. Être accusé de « commercial » parce qu'on est lu par ceux qui achètent le journal, ou de vulgarité pour les mêmes raisons, ou le fin du fin de « classique »... Tu ne peux pas t'imaginer ce que le mot « classique » peut être péjoratif en BD. Mais, bah ! tout cela, c'est de la vieille histoire. J'ai fait *Grabadu* il y a dix ans, j'étais susceptible à cette époque, je voulais prouver que, moi aussi, je savais faire du farfelu, du dément, du dit « intellectuel ». Je me demande seulement si en continuant cette forme d'humour et de dessin j'aurais encore du travail aujourd'hui dans la BD... Pas sûr.



Quelques dessins de Grabadu. En 1971 certains considèrent cette série comme le chef-d'œuvre absolu de Tabary. Tout est bon pour eux afin de se distinguer de la masse des lecteurs. Cette attitude a le don d'énerver Jean au plus haut point ! Ce qui n'empêche pas Grabadu d'être un pur régal...

Ça plaisait aux lecteurs, *Grabadu* ?

Bien sûr que non. Pour plaire aux lecteurs, il faut qu'ils sentent une difficulté vaincue et une impossibilité pour eux de faire ce que vous faites. Si tout le monde roulait en vélo aussi vite qu'Eddy Merckx, celui-ci ne serait pas un champion.

La naissance de Totoche

Comment *Totoche* est-il né ?

Après avoir quitté mon premier métier, en 1958, Roger Lécureux et Jean Ollivier m'ont demandé de créer une nouvelle série qui paraîtrait régulièrement, mais en histoires complètes. Si elle n'a pas paru régulièrement, je tiens à dire que c'est

TOTOICHE

TEXTE ET DESSINS DE Zalany 31



uniquement de ma faute (le retard, toujours le retard). Jean Ollivier, qui était alors rédacteur en chef de *Vaillant*, m'avait suggéré de faire une histoire de gosse. Cela me convenait parfaitement et Totoche est né.

En janvier 1959 (*Vaillant* n° 713) paraît la première planche de Totoche.

D'où vient ce nom de Totoche ?

D'une chanson que chantait Philippe Clay et qui faisait mention d'une jeune personne appelée « Totoche », ça faisait un peu « Gavroche ».

Et la bande à Totoche ?

Je n'ai pas tout de suite créé cette bande. Au fil des années, Totoche a fait la connaissance des uns et des autres... La « bande à Totoche » s'est formée, en fait, tout naturellement. Certains personnages qui avaient une faible personnalité ont disparu. Par contre, d'autres, comme Corinne et Jeannot, ont pris l'importance que l'on sait.

Corinne et Jeannot

Corinne et Jeannot, ou plutôt *Les Jeudis de Corinne et Jeannot*, puisque c'est le titre de la série dans *Pif*, comment cela a-t-il commencé ?

C'est une suite de circonstances et d'obligations, à long terme, qui m'a poussé à faire *Les Jeudis de Corinne et Jeannot*. Je m'explique : en 1965, la rédaction de *Vaillant* me demande de préparer pour la série « Poche » un *Totoche Poche* qui allait paraître tous les trois mois. Il faut dire que ce projet était dans l'air depuis près d'un an. Présageant l'impossibilité pour moi de faire ce Poche, et sachant pertinemment qu'il faudrait le faire quand même, j'avais convaincu l'un de mes frères qu'il était doué pour le dessin ; je l'avais surtout convaincu en lui expliquant qu'il y gagnerait mieux sa vie. Sans quitter son métier



Dans cette histoire de mai 1960 (*Vaillant* n° 782, inédite en album), Totoche joue les Ragnar. On remarquera la belle sculpture de proue destinée au drakkar...



Dans le numéro 801 (*Vaillant* de septembre 1960), un nouveau couple torride fait des siennes dans la bande à Totoche : Corinne et Jeannot !



La première planche autonome de Corinne et Jeannot paraît dans le n° 1075 de Vaillant du 19 décembre 1965. Pour nombre d'admirateurs de Jean Tabary (et, en particulier, pour les anciens lecteurs de Pif Gadget), cette série est véritablement son chef-d'œuvre.

de staffeur, comme moi dix ans plus tôt, mon frère Jacques s'est mis à apprendre le dessin comme un forcené. Je sais, par expérience, que le progrès en bande dessinée ne commence vraiment que lorsque les dessins paraissent dans un journal. On peut alors se critiquer et s'améliorer d'une façon concrète. Je cherchais donc le moyen de créer une série simple, à laquelle je n'attacherais pas une très grande importance et sur laquelle mon frère Jacques pourrait apprendre à faire les décors, écrire le texte, etc., etc., et j'ai trouvé *Corinne et Jeannot*.

Pourquoi Corinne et Jeannot ?

Corinne et Jeannot étaient devenus les personnages vedettes de la bande à Totoche. Ils étaient terriblement populaires. J'ai donc proposé à la rédaction de *Pif* de sortir Corinne et Jeannot de la bande à Totoche et d'en faire une série de gags en une page. Après quelques minutes d'entretien, *Les Jeudis de Corinne et Jeannot* étaient programmés dans le journal. Et avant même d'avoir commencé la première planche, la rédaction m'annonçait que j'étais en retard de deux semaines...

Ton frère Jacques a donc débuté avec Corinne et Jeannot ?

Oui. Il me passait les décors et les lettres à l'encre, il en a même passé un certain nombre entièrement à l'encre. En 1967, fin prêt, il est entré aux Éditions Vaillant pour faire *Totoche Poche*. Le problème était résolu. De mon côté, j'ai poursuivi *Corinne et Jeannot* seul.

Bientôt, le fameux agent Bodart, dont le nom est un clin d'œil au dessinateur et scénariste Godard (qui réalisera avec Mic Delinx, pour Pif Gadget, La Jungle en folie), devient une vedette incontournable de la série ! On remarquera la qualité exceptionnelle du lettrage : Jean Tabary ne fait jamais rien à moitié !



Combien de planches de *Corinne et Jeannot* ont été faites en collaboration avec ton frère Jacques ? Les cent premières.

Corinne et Jeannot ont-ils vraiment existé ?

Non seulement ils ont existé, mais ils existent toujours par centaines, par milliers. Un lecteur adulte m'a écrit : « Qui, dans sa jeunesse, n'a pas eu une cousine, une amie ou une sœur à l'image de Corinne ? » Et moi, je dis : « Quel est le petit garçon qui, sans bien comprendre pourquoi, ne se sent pas attiré par une petite fille et n'est pas prêt à subir d'elle n'importe quoi (comme Jeannot) pour rester dans son entourage ? » Il y a un âge pour cela et on y passe tous !

Tu es Corinne ou Jeannot ?

Corinne bien sûr ! Pauvre Jeannot, quand je cherche un gag, ce n'est pas ce que Jeannot va subir qui m'intéresse, mais ce que Corinne va lui faire subir. D'ailleurs, un certain nombre de ces blagues, je les ai faites moi-même pendant mon service militaire, comme il se doit. Par exemple, le coup du « fromage qui sent très mauvais et que Corinne frotte partout dans la chambre de Jeannot ».

Les personnages secondaires

Et les personnages secondaires ?

Très important, les personnages secondaires. J'irais même jusqu'à dire qu'ils sont plus importants que le personnage principal. Forcément, à chaque épisode, ils sont nouveaux, et de ce fait passionnants, y compris pour le lecteur. J'avoue que c'est ce qui me manque dans les histoires courtes de *Totoche* que je fais à présent dans *Pif Gadget*. C'est une faille dans la formule, je le dis depuis le début, en vain.

En ce qui concerne les personnages secondaires, tu as une prédilection pour les agents, tel l'agent Bodard !

C'est vrai, ils jouent un très grand rôle dans mes histoires, et un rôle pas très glorieux, il faut le dire ! Ils sont toujours stupides, inintelligents, voire complètement idiots. Leurs réactions sont généralement à l'inverse de toute logique. Réfléchis deux minutes, si je les montrais intelligents, les jeunes gangsters en herbe qui nous lisent (car il y en aura, c'est forcé, ne serait-ce que ceux qui oublieraient de mettre leur disque en zone bleue !) se méfieraient d'eux ! Bref, je rends un immense service à la police française !

Tu utilises de la documentation ?

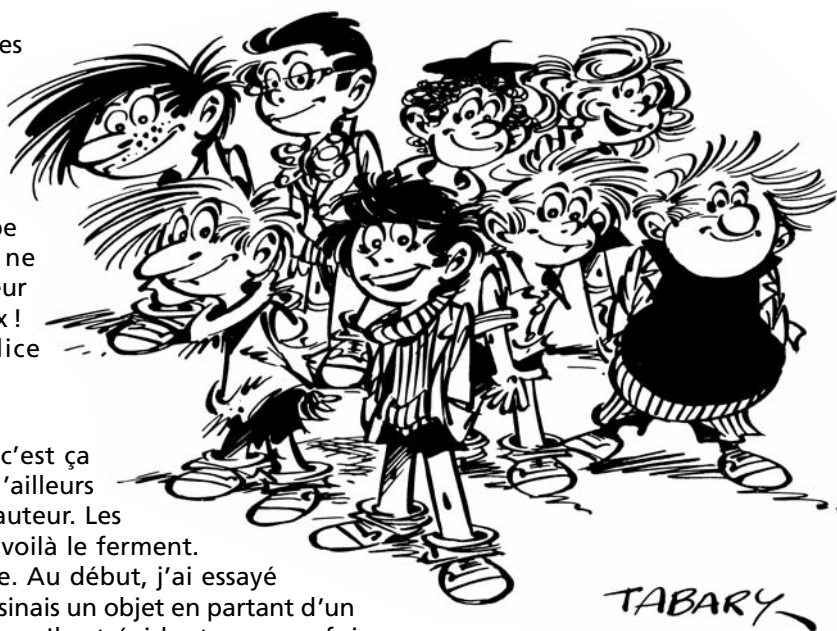
Je ne me suis jamais documenté ! Pour moi, c'est ça la création. Il faut inventer son univers, c'est d'ailleurs ce qu'inconsciemment le lecteur attend d'un auteur. Les souvenirs, la mémoire, mêlés à l'imagination, voilà le ferment. Le talent et la technique doivent faire le reste. Au début, j'ai essayé de me documenter, mais chaque fois que je dessinais un objet en partant d'un document, il paraissait faux dans mon univers. Il est évident que, parfois, un document m'est indispensable. Alors, voilà comment je procède : je le dessine selon mon imagination et dans les proportions que je crois vraies, et c'est seulement là que je prends le document afin d'y ajouter les détails indispensables qui le feront reconnaître.

Tu n'es pas un adepte du *Catalogue Manufrance*...

Je le possède, comme tous les dessinateurs, mais je m'en sers peu pour les raisons énumérées plus haut. C'est le premier conseil qu'on m'a donné quand j'ai commencé dans la bande dessinée : « Achète le *Catalogue des armes et cycles de Saint-Étienne*, c'est la bible du dessinateur. » En fait, c'est surtout la bible des dessinateurs du *Catalogue des armes et cycles de Saint-Étienne* ! En réalité, il faut inventer les objets et les décors au même titre que les personnages. Il me semble que c'est la logique même !



Tout comme dans le cinéma américain, passé maître en la matière, les séries de Jean Tabary se distinguent par une profusion de personnages secondaires, attachants et essentiels pour le relief des histoires...



Dans la bande à Totoche, trois personnages secondaires connaîtront une existence autonome plus ou moins glorieuse : Corinne, Jeannot et Bouboule...

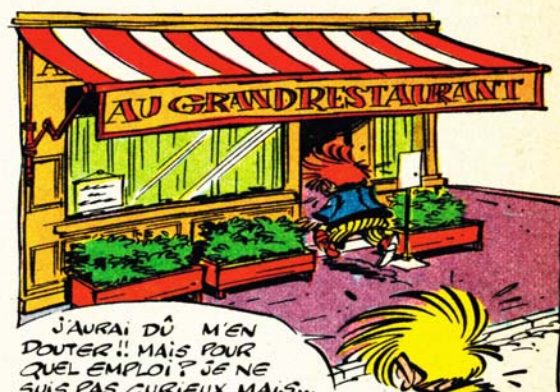
LES BONNES RECETTES DE

BOUBOULE

PAR TABARY



UN DIMANCHE? IL A PERDU LA TÊTE!! JE NE SUIS ABSOLUMENT PAS CURIEUX! MAIS IL FAUT ABSOLUMENT QUE JE SACHE QUEL EST CE TRAVAIL!



Bouboule, apparu en temps que série autonome dans Pif Gadget n° 1 en 1969, ne connaîtra pas le succès escompté et disparaîtra au bout de quelques numéros...

Le retard

Tu es, à l'unanimité de la profession, le dessinateur qui « livre » avec le plus grand retard. En retires-tu une certaine fierté ?

On retire toujours une certaine fierté d'être le plus « quelque chose » par rapport aux autres, et être le meilleur dans le retard, c'est mieux que rien. Mais soyons sérieux. La raison, et je sais qu'elle est en contradiction avec ce sacré métier, c'est que je travaille à l'inspiration. Pas d'inspiration, pas de travail !

C'est affreux, mais c'est comme ça. Je n'ai pas de planning, pas de système. Je me suis trouvé une belle phrase que j'exploite depuis des années : je dis toujours que ma conscience professionnelle me perdra. Malheureusement, elle ne prend plus dans aucune rédaction. Et pourtant, si un jour je suis viré de partout, ce sera à cause de ça. Si je cherche une idée, un gag ou une histoire, tant que je ne l'ai pas trouvée, je ne peux rien faire d'autre. Malgré le retard qui augmente de partout, les coups de téléphone, les menaces, rien n'y fait, il faut que je trouve ! Au fond, les retards, ça s'oublie, tandis que si je bâclais ma planche pour la livrer absolument à l'heure et que, par conséquent, elle soit moins bonne, crois-moi, ça, ça ne s'oublierait pas.



Quand on demande à Jean Tabary une couverture pour Pif Gadget (ici, le n° 96 de décembre 1970), il ne manque pas l'occasion de faire la promotion de son album !

Les journaux de bandes dessinées

Pour toi, qu'est-ce qu'un bon journal de BD ?

Celui qui me publie, ça va de soi ! Ha ! Ha ! Ha ! Mais pour répondre sérieusement à ta question, je dis que la qualité d'un journal de bandes dessinées dépend surtout de l'éditeur, à savoir du but qu'il poursuit ; si c'est de se faire beaucoup d'argent (et c'est souvent le cas), il commencera par très mal payer ses collaborateurs, c'est systématique. Contre l'imprimerie, il ne peut rien, contre le distributeur, il ne peut rien, mais contre les dessinateurs, il peut tout ! Et fatalement, il aura les moins bons. La personnalité du rédacteur en chef est très importante – ainsi que ses capacités –, il ne doit pas se contenter de réceptionner des planches, il doit considérer les auteurs de bandes dessinées comme des auteurs à part entière, ce qui incitera ceux-ci à travailler en tant que tels et à considérer leur production comme une œuvre, et non, comme c'est souvent le cas, comme un gagne-pain. Le public s'attache à une œuvre et y croit.

Crois-tu que ce soient les seules conditions pour faire un bon journal ?

Non, bien sûr. Ensuite il faut savoir exploiter cette production. Si cent mille lecteurs ont ri d'une série et se sont attachés à un personnage, le but de l'éditeur, et c'est sa seule raison d'être, est de la faire lire à des millions de lecteurs, pour qu'ils rient aussi et s'attachent eux aussi à ce personnage. Maintenant les moyens de vendre, de faire connaître, d'exploiter, c'est le problème de l'éditeur, pas celui de l'auteur. Et s'il n'y parvient pas, qu'il change de métier ! Si c'est un mauvais éditeur, il fera un mauvais journal.

Un bon journal, n'est-ce pas aussi une formule, par exemple ?

Sans doute, mais ce problème n'est plus le mien, c'est celui du rédacteur en chef (et de son équipe), qui doit composer sa formule en partant de la diversité des séries

et de la personnalité de chaque auteur, et non les obliger à se plier, eux, à une formule. Pour moi, l'auteur est roi. Pour le rédacteur en chef, et c'est normal, le journal est un tout; pas pour l'auteur. Lui, il a envie de sortir de ce tout, d'être connu seul et non sous un titre général. Ça aussi, c'est normal, et il ne faut pas l'en blâmer, ni le traiter de prétentieux ou d'avoir la « grosse tête », comme c'est souvent le cas.

Et l'album ?

L'album pour un auteur de BD ne devrait pas être un privilège. Voilà l'erreur. Victor Hugo, Alexandre Dumas, Balzac, etc., étaient des feuilletonistes, les auteurs de BD de leur époque (sans le dessin, bien sûr). Aujourd'hui, ils sont universellement connus. Essaie d'imaginer ce qui serait resté de leurs œuvres si celles-ci n'avaient pas été reliées ? Rien ! Eh oui, rien ! L'album, c'est capital. Un auteur qui se sait lu par un nombreux public devrait exiger automatiquement des albums. De plus, ce peut être l'assurance de manger à sa faim pour ses vieux jours. Bien des auteurs, aujourd'hui oubliés, s'ils avaient su exiger de leur éditeur une politique d'albums, aujourd'hui encore ils seraient au premier plan. Des exégètes étudieraient leur graphisme et leur humour serait l'image de la nostalgie d'une époque.

Alors quel est le rôle de l'hebdomadaire, du journal de BD ?

Un rôle de vulgarisation, de promotion, il teste les goûts du public. Le journal ne peut pas être le reflet d'un seul talent puisqu'il est la réunion de multiples collaborations. Mais j'insiste : l'œuvre d'un auteur a besoin d'avoir son existence propre, c'est l'album qui la lui donne, c'est l'album qui restera.



Jean Tabary en séance de dédicace. À l'arrière-plan, on reconnaît Goscinnny.

À droite, une publicité pleine page réalisée par Jean pour promouvoir le premier album de Corinne et Jeannot. Ce dessin est paru dans Pif gadget n° 96 de décembre 1970.

Le journal n'est-il pas aussi un tremplin ?

Pas automatiquement, la clientèle du journal et celle de l'album n'est pas la même. Celle de l'album est beaucoup plus nombreuse et, pour l'auteur, c'est naturellement la seconde qui est capitale. Elle constitue la partie la plus sûre, la plus fidèle de son public. Même adulte ce public continuera à acheter les albums alors qu'il aura abandonné le journal depuis longtemps.

On entend souvent parler de bandes dessinées commerciales. Que penses-tu de ce mot « commercial » ?

Il est vrai que certains éditeurs sortent un album à 60 000 ou 80 000 exemplaires, puis, lorsque la vente baisse au point de n'être plus rentable, ils changent le titre en conservant à l'intérieur le même matériel et retirent à 60 000 ou 80 000, et ainsi de suite. Ce genre d'entreprise révèle un mépris total du créateur ! Aucun auteur digne de ce nom ne devrait accepter de travailler pour de telles publications, ça, c'est le genre commercial que je n'aime pas du tout.

Il existe, à l'inverse, le dédain systématique pour tout ce qui concerne la promotion dans le public. Il émane généralement de ceux qui n'ont pas de public et, n'ayant pas de public, ils raisonnent de la façon suivante : un auteur qui plaît est un auteur « commercial » (le mot commercial étant pris dans le sens péjoratif) et, s'il devient célèbre, alors là, il est « basement commercial ». C'est pas beau ça, comme raisonnablement ? En tous les cas, moi, je voudrais bien devenir « basement commercial ».

Les auteurs de bandes dessinées pâtissent-ils plus que les autres de mépris ?

Tu emploies le mot « auteur » et tu as raison, je me considère comme un auteur. Nous sommes des auteurs, nous n'employons pas les mêmes moyens que les auteurs de romans, mais notre but est le même : intéresser, amuser, passionner le public. C'est vrai que la bande dessinée n'a pas encore obtenu ses lettres de noblesse, mais on s'y emploie. Je m'excuse d'accuser encore les éditeurs, mais c'est en grande partie de leur faute. Il y a quelques années encore, le scénario d'une bande dessinée n'était pas payé, pour la raison qu'il n'existait pas, du moins en France. Un dessinateur, s'il avait un bon coup de crayon, pouvait devenir auteur de BD. Pour le scénario, il se débrouillait en faisant ce qui lui passait par la tête. C'est peut-être à cause de ça qu'existait, et qu'existe toujours, ce fameux préjugé contre la BD, accusée généralement d'infantilisme. Un bon scénario peut sauver un mauvais dessin, mais un bon dessin ne sauvera jamais un mauvais scénario.



La couverture de second album de Corinne et Jeannot. L'agent Bodart y tient la vedette !



Le cinéma

Si nous parlions un peu de cinéma. Trouves-tu un rapport entre le cinéma et la BD ?

La BD, c'est du cinéma. Du cinéma statique, certes, mais du cinéma. Quand l'auteur trouve une histoire, il se la raconte. Son histoire défile dans sa tête comme s'il était devant un écran de cinéma. La difficulté, pour lui, réside dans le choix des images. Je m'explique : le film défile, stop ! L'auteur s'arrête sur l'image qui lui paraît la plus caractéristique et la met sur le papier. Le film se remet en marche et stop ! Nouvel arrêt, nouveau choix, et ainsi de suite. Et la réussite, c'est si le lecteur, en lisant la bande dessinée en question, reconstitue dans son intégralité le film qui a défilé dans la tête de l'auteur. C'est pas beau ça, comme explication ?

Au cinéma es-tu bon public ?

Je suis bon public si le film est bon, et mauvais public si le film est mauvais ! Pour moi, un film est bon si le scénariste, le réalisateur et tous les participants ont fait leur métier. Je ne suis pas sensible à ces films où le réalisateur ne va pas au bout des choses, où il laisse le spectateur se débrouiller comme il peut pour faire la fin du film, ou comprendre à sa manière certaines situations plus ou moins équivoques. J'ai la désagréable impression que le réalisateur ne sait plus quoi faire et qu'il s'en tire avec une pirouette, en prenant le parti de la facilité.

Le public

Bande dessinée pour enfants, bande dessinée pour adultes : ces formules sont-elles pour toi une réalité ? Pour s'en tenir à la bande dessinée comique, bien sûr.

Il est évident que lorsqu'on dessine pour des enfants de deux ans, on dessine exclusivement pour des enfants de deux ans. Autrement, je crois qu'on dessine pour tout le monde... ou pour personne, c'est une question de talent ou de longueur d'ondes. En fait, il est bien connu que les adultes lisent autant de bandes dessinées que les enfants, et les mêmes. Ça n'empêche que certains auteurs veulent absolument créer de la bande dessinée comique dite « pour adultes ». Je ne connais pas de pâtissier qui fasse des gâteaux pour enfants et des gâteaux pour adultes...



Une photo prise dans une école d'Angoulême. Jean aime ses lecteurs... qui le lui rendent bien !

Une autre photo exceptionnelle prise à Beyrouth en 1973 lors d'une séance de signature.



Ta réponse montre que, lorsque tu dessines une série, tu ne penses pas spécialement aux enfants...

... ni spécialement aux adultes...

Le sens de l'humour n'est pas l'apanage des uns ou des autres...

J'allais justement te le dire, car c'est bien la preuve, finalement, qu'il est insensé de faire la différence entre les enfants et les adultes. Si un enfant a le sens de l'humour, il réagit aux gags, par contre, si un adulte n'a pas le sens de l'humour, il ne réagit pas, tout adulte qu'il est. Remarque, bien souvent, on juge le sens de l'humour de quelqu'un s'il rit devant quelque chose qui n'est pas drôle, ou s'il apprécie un gag là où il n'y en a pas. Bref, restons sérieux... Les films de Charlot, de Laurel et Hardy, des Marx Brothers et bien d'autres font rire tous ceux qui ont le sens de l'humour – et ils sont nombreux, crois-moi !

Tu aimes ton public ?

Je ne veux surtout pas qu'il soit volé... C'est dans ce sens-là que j'aime mon public, car *a priori* c'est surtout lui qui doit m'aimer, du moins ce que je fais. Si je me prétends dessinateur humoriste, mon travail consiste à faire rire ! En vérité, le lecteur attend d'un humoriste qu'il le fasse rire.

Je n'aime pas tant le public que ce que je fais. Je dessinais bien avant d'avoir un public. Disons que j'aime mon public depuis qu'il m'aime, mais parce que j'aime ce que je lui donne... Je dis n'importe quoi, en fait je n'aime pas mon public, je le respecte.

Quarante ans plus tard, les histoires de Corinne et Jeannot n'ont pas pris une ride ! En une page d'une densité rare, Jean Tabary parvient à raconter une histoire, alors que d'autres dessinateurs auraient eu besoin de trois ou quatre pages... Parfois, il lui suffit d'un seul dessin pour (comme c'est le cas ici dans le numéro 4 de Pif Gadget) montrer la réaction injuste d'un agent, la colère d'un témoin qui se trompe manifestement, l'effarement du pauvre Jeannot qui n'y est pour rien et l'étonnement de Corinne qui est pourtant la responsable de tout !



La politique

Fais-tu de la politique ? Je veux dire estimes-tu que la BD est politique ?

Absolument. Même celui qui pense ne pas faire de la politique en fait, car inconsciemment il traduit dans son œuvre ce que le système dans lequel il vit lui a inculqué depuis sa plus tendre enfance, et qu'on appelle éducation.

Un auteur célèbre a dit que l'humour était à gauche. Qu'en penses-tu ?

Je pense que l'humour est à gauche dans une société capitaliste, et à droite dans une société communiste, si, bien sûr, on part du principe que l'humour est basé sur la critique, la déformation, l'exagération ou la moquerie de certains travers des gens et de la société dans laquelle on vit.

Jean Tabary dans son atelier en 1973. En haut de sa bibliothèque, les albums dont il est, à juste raison, si fier.

CHEVIL RICHARD,
HEUREUX D'AVOIR DISCUTÉ AVEC
TOI ! QUE DE SOUVENIRS ! QUE
DE BONS SOUVENIRS ! CAR NOUS
ÉTIONS JEUNES ET PLEIN DE
FOURQUE ET D'ESPOIR ! J'ESPÈRE
SINCÈREMENT TE REVOIR
POUR PÂMER DE TOUT ÇA DE
VIVE VOIX !
à très Bientôt
amusement
Jean



Cette interview pour Krukuk aura été un grand moment. Et, trente-huit ans plus tard, ces instants de complicité et d'échanges sont encore très vifs, tant pour Jean que pour moi. Il aurait été dommage de ne pas en faire profiter les lecteurs de Période Rouge !

LES SUITES DE L'INTERVIEW

L'interview portait aussi sur *Valentin le Vagabond* et le *Vizir Iznogoud*. Il fut également établi une liste complète de tous les travaux de Tabary réalisés entre 1958 et 1971, et Jean participa activement aux recherches nécessaires. Ce numéro fut complété par un texte hilarant de Gotlib, un autre de Goscinny, un troisième de Roger Lécureux et un quatrième de son interviewer. Enfin, Jean dénicha une chanson de Jean Dréjac réalisée en 1964, en hommage à Totoche. Les Éditions Dargaud et Vaillant fournirent les films pour les illustrations. Enfin, Georges Gasco, qui avait suivi de bout en bout la conception de ce numéro de *Krukuk*, en assura la maquette et la réalisation.

À la suite de cette interview, la complicité entre Jean et moi était devenue totale... ce qui n'empêcha pas Jean (indécrottable farceur !) de prendre prétexte du « temps perdu » par cette interview pour justifier ses nouveaux retards de livraison !

Richard Medioni

Je tiens à remercier tout particulièrement mon ami Georges Gasco de m'avoir permis de reproduire une grande partie de ce numéro de *Krukuk*.

Je tiens aussi à dire combien je suis fier de l'amitié que Jean n'a cessé de me témoigner malgré le temps passé.

Merci aussi à Alain Duchêne qui permet aux lecteurs de *Période Rouge* de découvrir certaines photos.

Enfin, merci à Suzanne Madon pour la saisie dactylographique de toute cette interview et de ses annexes.

UNE PETITE SUITE...

Que les admirateurs de Tabary ne se désolent pas : le « spécial Tabary » n'est pas fini ! Dans le prochain numéro de *Période Rouge*, nous publierons une petite suite à ce dossier consacré à l'un de nos plus grands auteurs. Quelques surprises en perspective...

Rédacteur en chef :
Richard Medioni.
Comité de rédaction :
Hervé Cultru (histoire et société).
Françoise Bosquet (secrétariat de rédaction).
Christian Potus (découvertes).
Bernard Ciccolini (illustrations).
Fred Boot (webmestre).

**PROCHAIN NUMÉRO :
1^{er} janvier 2010**

Tous droits réservés pour les illustrations.
Textes et dessins originaux : © les auteurs.

© *Période Rouge*.

Ce journal ne peut être vendu.

ISSN 2100-1464

5 et 6 décembre : Festival de BD d'Angers

Une grande exposition de planches originales de Vaillant et de Pif Gadget !

L'équipe de *Période Rouge* y aura son stand

Richard Medioni, Hervé Cultru, Françoise Bosquet et Jacques Kamb attendent, de pied ferme, leurs amis au stand de *Période Rouge* au cours de ce festival qui compte parmi les plus importants de France. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de se rencontrer, de discuter, d'échanger des informations...

Vous pourrez aussi acheter et faire dédicacer les livres et les albums que nous avons édités.

40 planches originales de la « période rouge » et une belle expo !

Les planches que vous allez découvrir n'ont jamais été montrées au public : outre une belle rétrospective Kamb, vous pourrez enfin admirer des planches de Coelho, de Forton et d'autres dessinateurs prestigieux de *Vaillant* et de *Pif Gadget*.

De plus, des dizaines de *Vaillant* et de *Pif Gadget* historiques (avec leurs gadgets, bien sûr !) et des documents ou objets rares seront exposés pour compléter cette exposition exceptionnelle. Ancien rédacteur en chef de *Pif Gadget*, Richard Medioni sera votre guide...

Outre cette expo qui nous touche tout particulièrement, il y en aura une dizaine d'autres !

Jacques Kamb sera présent...



Nos amis de l'Ouest de la France (et les autres : Angers étant à 1 h 30 de Paris en T.G.V.) vont pouvoir faire connaissance avec celui qui, depuis 1952, a toujours travaillé pour *Vaillant* puis *Pif Gadget*.

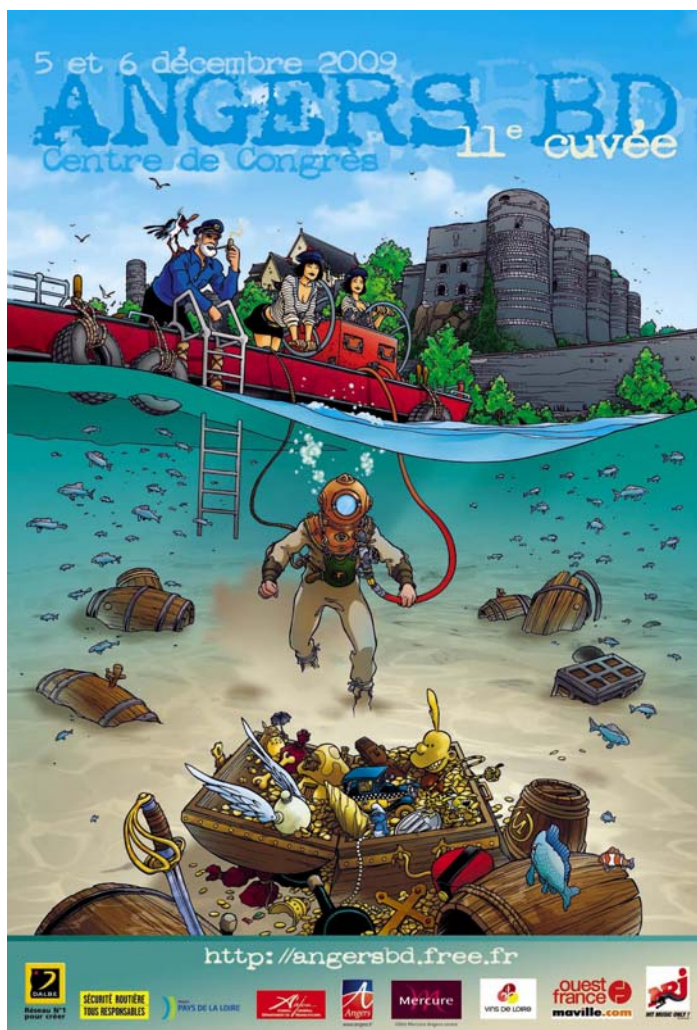
Il dédicacera son intégrale *Zor et Mlouf*, ses albums de *Couik* et de *Dicentim*.

... ainsi que 50 autres dessinateurs

50 dessinateurs participeront à cet important festival. Pour en connaître la liste complète, il vous suffit d'aller sur le site :

www.angersbd.fr/

Il y aura aussi des jeux, des concours, des animations pour les enfants...



Informations pratiques

Le lieu : Centre de Congrès à Angers

Les horaires d'ouverture :

Samedi : 11 h – 19 h

Dimanche : 10 h – 18 h 30

(Dédicaces à partir de samedi 14 h 30.)

Entrée : 3,50 € par personne, gratuite pour les moins de 10 ans.

Passeport pour les deux jours : 5 €.

27 et 28 mars 2010

Le Festival BD de Bourgoin-Jallieu sous le signe de *Pif Gadget*

L'équipe de *Période Rouge*, accompagnée de Jacques Nicolaou (*Placid* et *Muzo*) et de Jacques Kamb (*Couik*, *Dicentim*), viendra rendre visite à ses amis de la région Rhône-Alpes les 27 et 28 mars prochain.

Notez ce rendez-vous exceptionnel !



Image de la couverture du Vaillant n° 293 (24 décembre 1950) réalisée par Arnal.

Le site « Période Rouge » : perioderouge.wordpress.com

• Si vous êtes déjà abonné, que vous avez reçu ce journal par courriel, pas de problème : vous recevrez chaque mois *Période Rouge*, gratuitement.

• Si vous n'êtes pas abonné, que ce journal vous est parvenu par une autre voie, alors qu'attendez-vous pour vous abonner gratuitement à *Période Rouge* ? Il vous suffit d'envoyer un courriel demandant de recevoir ce journal à :

perioderouge@orange.fr

Il est possible de télécharger les derniers numéros de *Période Rouge* sur le site : www.coffre-a-bd.com/perioderouge/